

lippe étoit l'un situé au pied de la montagne que nous avions à monter.

Les trompettes qui marchaient toujours devant nous avertirent assez par leurs fanfares les habitans de Saint Philippe de notre venue, & à nous préparer un second déjeuner, la froideur de l'air que nous avions sentie sur la montagne nous ayant aiguisé l'appetit.

Nous n'eûmes pas fait cinq cens pas en descendant de la montagne, que nous rencontrâmes une vingtaine d'Indiens fort lestes, tous à cheval avec leurs trompettes qui sonnoient devant eux & derrière sur une mule richement enharnachée venoit le Prieur de Chiapa, nommé Pere Jean-Baptiste, qui étoit d'un temperament jovial, mais gras & replet.

Nous ne l'eûmes pas si-tôt abordé, que nous appelant ses freres fugitifs des Philippines, il nous dit que nous étions les bien venus en ce pays-là, & particulièrement qu'il étoit bien aise de nous voir, & qu'il nous donneroit bien de plus agréables divertissemens dans ce Saint Philippe qui étoit proche de là, que nous n'en aurions jamais eu dans le Saint Philippe des Isles Philippines, si nous y avions été.



CHA-



CHAPITRE XIII.

Réception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa, & le Supérieur des Jacobins, & de quelle maniere il satisfi à ce qu'il avoit perdu au triébrac le jour d'au paravant.

EN cette maniere en nous entretenant avec le bon Prieur nous descendîmes joyeusement de la montagne, où nous trouvâmes que tous les habitans du bourg de Saint Philippe nous attendoient tant les hommes que les femmes, les uns nous présentant des bouquets de fleurs, d'autres nous jettant des roses au visage, & d'autres qui dançoient devant nous tout le long de la rue où nous devions passer, que l'on avoit par semée d'herbes & de feuilles d'orangers, & ornée de plusieurs arcs de triomphe faits de festons de fleurs jusques à l'Eglise, où par l'espace d'une demi heure nous fûmes regalez par la meilleure musique de la Ville de Chiapa que le bon Prieur avoit louée tout exprès pour l'accompagner à notre réception.

Après que la musique fut cessée, le Pere Jean-Baptiste s'étant levé debout fit une harangue aux Indiens, les remerciant de ce qu'ils nous avoient si bien regalez, parce que nous étions ses amis, & leur distribua des Indulgences plenieres de tous leurs pechez pas-

I4 sez,

sez, pour tous ceux qui visiteroient l'Eglise du lieu le Dimanche suivant, le matin ou l'après-dinée.

De la sorte nous quittâmes l'Autel, pour aller déjeuner à la table, que nous trouvâmes couverte de plusieurs viandes salées, & de ragoûts, pour nous faire encore trouver meilleur le bon vin de Xerez que le Prieur avoit fait apporter tout exprès pour nous.

Après les viandes salées l'on nous servit de si excellentes confitures que les Religieuses de Chiapa avoient faites, que nous n'en avions point veu de semblables depuis S. Jean de Uthua jusques en ce lieu-là, qui servirent à nous faire boire à chacun un verre de chocolare avec quoi nous achevâmes le déjeuner.

Mais pendant que ce Prieur nous faisoit faire si bonne chere, nous ne laissions pas d'avoir l'esprit inquiet, car nous ne pouvions déchiffrer cette énigme qu'il nous repetoit souvent, que nous devions bien déjeuner, parce que nous ferions le plus maigre dîné que nous eussions fait de notre vie, & qu'il falloit ménager la douceur de la liberté qui ne nous durerait pas long-tems; nous remarquâmes bien ces paroles, mais nous ne les pûmes jamais entendre que quand nous fûmes arrivés au Couvent.

Après que nous eûmes déjeuné, les Indiens nous voulurent aussi donner du divertissement dans la place du marché, où ils se mirent à jouer au jeu des cannes, en courant à cheval les uns contre les autres avec de grandes rondaches, pour se défendre la tête & les épaules des cannes ou roseaux qu'ils jetoient en passant les uns aux autres avec une merveilleuse adresse. Le

Le bon Prieur de Chiapa nous ayant régalé de la sorte, nous permit de jouir de la liberté autant aparemment que lui & le Provincial étoient demeurez d'accord par leurs lettres, qui étoit jusqu'à l'heure que l'on avoit accoutumé de dîner au Couvent de Chiapa où nous devions arriver avant midi.

Comme l'heure s'aprochoit, & que nous avions encore environ deux milles à faire depuis Saint Philippe jusqu'à Chiapa, le Prieur commanda que l'on amenât nos mulets, les trompettes & les hautbois ayant averti les habitans de notre départ de leur bourg: nous en sortîmes aussi magnifiquement que nous y étions entrez, au carillon des cloches, & accompagnez de plusieurs Indiens à cheval, & d'autres qui dançoient devant nous, & jouoient de divers instrumens, comme ils avoient fait à notre entrée.

Après que nous eûmes fait environ cinquens pas, le Prieur remercia les Indiens & les renvoya chez eux le Couvent étant tout proche où nous devions être traitez d'une autre maniere, parce que dans la ville & dans le Couvent il n'est pas permis de faire toutes ces magnificences qu'on pratique à la campagne.

Les Indiens ayant pris congé de nous, nous continuâmes notre chemin en en retenant seulement deux pour nous servir de guides.

Lorsque nous fûmes à 500. pas de la ville, le Prieur & un sien compaignon s'arrêtèrent, & il tira de sa pochette un ordre du Provincial dont il nous fit la lecture, qui portoit que parce que nous avions abandonné notre légitime Supérieur Calvo sur le chemin des
Phi-

Philippines, & que nous étions entrez sans sa permission dans la Province de Chiapa, il ne pouvoit en conscience nous recevoir pour membres de son corps, qu'auparavant il ne nous eût en quelque façon châtiés de la faute que nous avions commise.

C'est pourquoi il commandoit au Prieur de Chiapa, qu'aussi-tôt que nous serions entrez dans le Couvent, il nous fit renfermer deux à deux dans nos chambres comme en prison pendant trois jours, sans nous permettre de sortir que pour aller au réfectoire, où à l'heure du midi nous nous devions présenter devant tous les Religieux assis sur la terre, sans avoir autre chose à dîner que du pain & de l'eau, mais qu'au souper le Prieur nous pourroit faire apporter ce qu'il lui plairoit dans nos chambres qui nous devoient tenir lieu de prison.

Ce fut là la pénitence que le sage & rusé Provincial nous imposa, qui ne laissa pourtant pas de paroître bien aigre après un si bon déjeuner, & de nous fâcher d'entendre parler de jeûnes & de prison après avoir été régalés avec tant d'éclat.

Nous commençâmes alors à nous souvenir du jeu & de la gageure du Provincial du soir auparavant & d'en entendre le mystère, en reconnoissant le soulagement que nous devions recevoir par les boîtes de chocolate après avoir dîné avec du pain & de l'eau.

Nous nous souvinmes du dîner que le Prieur nous dit à Saint Philippes que nous aurions ce jour-là, & de la liberté dont nous devions nous servir.

Mais le bon Prieur qui s'aperçût que tout d'un

d'un coup nôtre contenance avoit changé, & que nous paroissions affligés, se prit à sourire pour nous faire connoître que le Provincial ni lui n'avoient pas dessein de nous faire du mal, mais que ce qu'ils en faisoient étoit par une adresse de politique, afin de fermer la bouche aux Crioles qui ne pourroient pas s'empêcher de murmurer si l'on ne nous faisoit pas sentir quelque sorte de châtement.

Il nous assura de plus qu'après nôtre emprisonnement nous devions esperer toute sorte d'honneur & d'avancement, que nous n'aurions faute de rien tant que nous serions avec lui, & qu'après nous avoir fait dîner au pain & à l'eau, il nous enverroit à souper dans nos chambres assez de quoi faire bonne chère pendant vingt-quatre heures.

Après cela nous nous acheminâmes au Couvent de Chiapa, où nous fûmes reçus par la plupart des Religieux, avec beaucoup de joye; néanmoins nous remarquâmes qu'il y en avoit quelques-uns qui nous faisoient mauvaise mine, & qui nous regardoient de mauvais œil.

L'on ne nous eût pas plutôt conduit dans nos chambres, que la cloche invita les autres Religieux à dîner, & nous à faire pénitence au pain & à l'eau.

Nous descendîmes au réfectoire; où après le benedicite les Religieux s'étant tous assis à table, nous autres quatre Jonas des Philippines, ainsi que quelques Crioles nous avoient nommez, fûmes obligés de nous seoir à terre les jambes comme des tailleurs

au

au milieu du refectoir, pour témoigner par cet acte d'humilité le déplaisir que nous avions d'avoir désobéi à nôtre Supérieur Calvo.

A même temps que l'on servit le premier plat à table, l'on nous donna aussi à chacun un pain raisonnable, un pot d'eau claire dont nous bûmes joyeusement, parce que nous étions assez rassasiés de deux déjeunés que nous avions faits auparavant.

Néanmoins au milieu de cette action qui nous couvroit de honte en public, mais qui se pratiquoit pourtant entre les Religieux pour de moindres fautes que les nôtres, nous avions cette consolation que le Prieur & le Provincial étoient nos amis, que ce châtement étoit paternel, & que de la part de ceux qui nous y avoient condamnés nous aurions du chocolate pour nous consoler, & que nous serions mieux traités dans nos chambres ce soir-là; que plusieurs autres qui n'avoient eu que deux autres plats à souper: Joint que nous avions pour compagnon de pénitence un Religieux Criole qui devoit être assis à terre aussi bien que nous, à cause de certaines très amoureuses qu'une Religieuse & lui s'écrivoient, dont les termes passoient les bornes de la chasteté.

Mais quand je vis que ce Religieux nous regardoit de mauvais visage, je m'approchai de lui le plus près qu'il me fut possible, & comme je l'entendois murmurer tout bas, & qu'il nous apelloit des Jonas désobéissans des Philippines; je lui dis aussi tout bas les deux hexamètres suivans, qui me vinrent dans l'esprit sur sa mauvaise conduite.

si

*Si monialis amor te turpia scribere fecit,
Ecce tibi gelida præbent medicamida limpha.*

Mais comme il eut entendu ces vers que je fis sur le champ, il témoigna encore d'être plus mal content, se retirant en haussant les coudes & secouant les épaules par mépris, ce qui m'obligea de le suivre & de lui réciter amiablement ces vers.

Solamen misero est socios retinere Panettes.

Il s'imagina que je le suivais pour lui dérober son pain, & ce mot Panettes l'auroit presque étranglé, s'il ne se fut servi de l'eau qui étoit devant lui & n'en eût bû un bon verre, par où j'aperçus que sa colere étoit apaisée, & cela m'obligea de lui dire que je croyois aussi que la violence de son amour devoit être tempérée.

De cette sorte je dînai joyeusement au pain & à l'eau avec mon voisin le Religieux Criole, & après dîné l'on nous ramena dans nos chambres, où nous bûmes du chocolate que nous avoit donné le bon Alvarez.

Les Religieux Castillans nous venoient trouver en foule dans nos chambres, les uns pour s'entretenir avec nous, & les autres pour nous apporter des confitures, & autres semblables friandises.

L'on parla aussi incontinent dans le Couvent des vers que j'avois faits sur le sujet de ce Religieux Criole, & ils servirent d'entretien l'après-dîné à tous les autres Religieux. Ce soir là nous fûmes servis à souper suivant

la

la promesse & la générosité du Prieur, qui nous voulut encore honorer de sa présence avec deux autres de ses compagnons qui souperent avec nous en nôtre chambre.

Les trois jours de nôtre prison se passerent ainsi joyeusement, souhaitant de n'en trouver jamais de plus fâcheuse que celle-là, où à la réserve que nous n'avions pas la liberté de sortir, nous avions tout ce que nous eussions pû souhaiter d'ailleurs, faisant bonne chere, & n'étant jamais sans avoir quelqu'un de nos amis qui nous tenoit compagnie.

De maniere que nous pouvions dire que nôtre prison nous étoit plutôt un soulagement qu'un châtement, parce qu'après un si long voyage que celui que nous avons fait depuis Mexique jusques là, nous avons plus besoin de repos que de promenade.

Nous ne fumes pas plutôt en liberté, que nous trouvâmes que le Provincial & le Prieur étoient dans le dessein de nous placer si bien, qu'après nôtre prison nous puissions acquérir de l'honneur & du crédit en ce pays-là.

L'on envoya deux Religieux de nôtre compagnie à la campagne pour y apprendre le langage du pays, afin de prêcher aux Indiens, & être pourvus de quelque bénéfice.

Ils nous accorderent aussi à un de mes compagnons & à moi la permission d'aller à Guatimala pour y enseigner dans l'Université la Philosophie & la Théologie, mais on différa nôtre départ jusqu'à la Saint Michel, parce que c'étoit le tems qu'on ouvroit les classes, & qu'on changeoit les régents.

Le Provincial ayant aussi considéré les vers que j'avois faits sur le champ au sujet du Religieux Criole, & remarquant par là que la langue latine étoit mieux entendue en Angleterre qu'entre les Espagnols qui abusent du pauvre Prieseien par leurs solecismes, & voyant qu'on avoit besoin d'une personne qui fut intelligente en cette langue pour enseigner la Grammaire & la Syntaxe aux enfans dans leur Couvent de Chiapa où l'instruction de la jeunesse leur valoit beaucoup tous les ans, il me pria d'en vouloir accepter la charge en attendant qu'il pût m'envoyer à Guatimala, me promettant de m'assister de tout ce que j'aurois besoin tant pour acheter des livres que pour mes autres nécessitez, & même que je pourrois aussi aller à la campagne comme j'en avois le dessein pour voir ce qu'il y avoit de plus remarquable aux environs.

Je ne pûs refuser une offre qui m'étoit si utile, de sorte qu'avec cet employ je demurai en cette ville-là depuis le mois d'Avril jusques à la fin de Septembre, où j'acquis beaucoup de réputation & de crédit auprès de l'Evêque & du Gouverneur, mais particulièrement auprès du Prieur qui ne faisoit jamais de partie de promenade à la campagne sans moi; ce qui me donna lieu de pouvoir remarquer les richesses & le gouvernement de Chiapa, comme je les décris fidèlement dans le chapitre qui suit.